

L'esprit d'entreprise, inné ou acquis ?

L'esprit d'entreprise, un mélange d'inné et d'acquis

Florence Devouard, présidente de la Fondation Wikimedia

Titulaire d'un DEA en génétique et en biotechnologie, ingénieur en agronomie, Florence Devouard est peut-être avant tout une mère de famille qui vit dans un petit village proche de Clermont-Ferrand. Elle a par ailleurs travaillé à l'INRA et au CNRS. Depuis 2006, elle est présidente de la Fondation Wikimedia, gestionnaire de Wikipedia, l'encyclopédie mondiale en ligne, l'un des 10 sites les plus visités au monde, archétype du web 2.0.

L'esprit d'entreprise n'est pas forcément lié à la création d'entreprise. Je ne suis pas moi-même créateur d'entreprise et j'ai pourtant l'impression d'être dans cette démarche.

« Passer d'un état passif à une démarche active »

Je pense qu'il s'agit avant tout de passer d'un état passif de consommateur avec un esprit critique limité à une démarche active, qui permet non seulement de vivre ses propres passions mais aussi d'entraîner les autres, de leur permettre de vivre leurs propres passions et de modifier la société autour de nous.

Richard Descoings, directeur de Sciences Po

Ancien élève de l'ENA, Richard Descoings est Conseiller d'Etat et directeur de Sciences Po. A ce titre, il est connu pour au moins trois grands faits d'armes. Il a d'abord créé une filière d'accès à cet établissement pour les élèves issus des ZEP. En 2004 il augmente les frais de scolarité tout en développant un système de bourse. Enfin, en 2005, Condoleeza Rice prononce, à la Fondation nationale des sciences politiques, le seul discours de sa première tournée européenne en tant que secrétaire d'Etat.

A mon sens, il est relativement simple de créer ou de développer ce qui ne se fait pas déjà, ce qui ne se fait pas assez, ce qui se fait déjà mais dans des cadres convenus ou dépassés, ce qui se fait déjà mais de façon inefficace.

« Apporter du neuf »

Il s'agit donc d'un développement, d'une création, d'un mouvement vers quelque chose de neuf. L'esprit d'entreprise, c'est apporter du neuf.

Michel Piroux, fondateur du Groupe Piroux Industrie

Autodidacte, Michel Piroux crée en 1979 une entreprise spécialisée dans le domaine de la sous-traitance de tous types de véhicules industriels. Il inaugure son premier site roumain en 1996. En

créant en 2002 la division Ozone, il décide d'investir massivement dans la conception de systèmes de chauffage respectueux de l'environnement.

« Etre en mouvement permanent »

L'esprit d'entreprise se matérialise par le mouvement permanent, par l'engagement dans la vie active, par l'exercice d'une responsabilité collective, par l'énergie consacrée par exemple au développement international d'une entreprise.

Philippe Hayat, fondateur de l'initiative 100 000 entrepreneurs

Chef d'entreprise depuis quinze ans, ce diplômé de Polytechnique et de l'Essec a créé ou repris plusieurs activités dans les domaines de l'industrie (Les Bâches de France), des technologies (Kangaroo Village) et des services (Architel). Professeur attaché à l'Essec où il a fondé la filière « création d'entreprise », il lance en octobre 2006 l'association «100000 entrepreneurs» destinée à faire témoigner des entrepreneurs dans tous les collèges et lycées de France. Il est coauteur du livre «L'entreprise, un acteur clé de la société» publié en 2006 aux éditions Autrement.

« Prendre sa vie en main »

Plutôt que d'esprit d'entreprise, je préfère parler d'esprit d'entreprendre. C'est, selon moi, prendre sa vie en main, c'est-à-dire choisir les projets que l'on a envie de mener et les porter. Il est vrai que le chef d'entreprise est un exemple emblématique de l'esprit d'entreprendre. Mais il est également possible d'entreprendre en créant une association, en portant un projet au sein de la fonction publique, etc. L'on peut aussi être entrepreneur au sein d'un groupe en pensant à un nouveau marché dans un nouveau pays. L'esprit d'entreprendre n'oppose donc jamais le public et le privé, le grand groupe et la PME, l'associatif et le lucratif. C'est plutôt un état d'esprit transversal qui consiste à définir un projet qui nous tient à cœur, à avoir envie de le porter, à mobiliser son énergie et les personnes autour de nous pour avancer et à le mener un bien. C'est vraiment donner un sens à sa vie au travers d'un mouvement qui repose sur une envie et la conviction qu'il n'y a pas de fatalité. Si on a envie de le faire quoi qu'il en soit, c'est que c'est possible ! Et il faut le tenter !

Jean-Claude Volot président du groupe Dedienné, président de l'Agence pour la création d'entreprise (APCE)

Cet ingénieur entrepreneur crée en 1973 sa première entreprise de sous-traitance mécanique. Il se lance ensuite dans la plasturgie et l'aéronautique, puis dans le médical 20 ans plus tard. Depuis 1973 il a créé 24 entreprises. PDG du groupe Dedienné, Jean-Claude Volot est depuis 2006 Président de l'Agence pour la création d'entreprise. Sa passion, c'est cette abbaye cistercienne d'Auberive qu'il a entrepris de rénover pour y installer un Musée d'art contemporain qui abrite aujourd'hui ses propres collections.

Depuis que je suis président de l'APCE, je rencontre tellement de cas différents que cette question m'apparaît de plus en plus compliquée au fur et à mesure que je m'y aventure.

Nous sommes en train d'étudier l'historique de la création d'entreprises en France et nous y découvrons des éléments très surprenants. Aujourd'hui, 53 % des créateurs sont des personnes qui le font par nécessité et non par esprit d'entreprise ou par envie d'entreprendre. Ce sont en effet avant tout les chômeurs qui constituent la plus grande population des créateurs en France. La catégorie suivante se compose des cadres de grandes entreprises qui constatent que leur emploi et leurs revenus ne leur sont pas garantis et qui décident de créer leur propre entreprise pour s'assumer et prendre leur liberté. La troisième catégorie comprend les multirécidivistes, c'est-à-dire globalement les enfants de commerçants ou d'entrepreneurs, qui connaissent donc ce milieu depuis toujours. Il ne peut donc y avoir une réponse simple à cette question qui relève de l'histoire de chaque individu.

« Vouloir être performant, gagner, être le meilleur »

Je ne voulais pas avoir de patron, alors je suis devenu moi-même patron. L'esprit du sportif me guidait, je voulais être performant, gagner, être le meilleur. Il existe bien d'autres visions de l'esprit d'entreprise qui varient selon l'âge et le contexte culturel. Au début, la peur guette le créateur puis, l'expérience aidant, entreprendre devient un automatisme. En ce qui me concerne, je continue à créer dans l'univers de l'entreprise mais aussi dans celui des arts contemporains parce que c'est devenu une seconde nature.

Très jeune, j'ai été intéressé par les arts plastiques et j'ai entamé des collections aujourd'hui exposées dans l'abbaye cistercienne d'Auberive. A un moment de ma vie d'entrepreneur, je me suis interrogé sur la possibilité de connecter le monde de la création artistique au monde de la création industrielle. Dans le cadre du mécénat culturel, nous avons réalisé un film qui porte sur la relation qui s'établit entre les ouvriers, les compagnons, les travailleurs et les artistes. C'est un très long processus pour que l'un et l'autre de ces domaines parviennent à s'approprier. Cette expérience a duré une quinzaine d'années et a abouti à une appropriation totale. Les ouvriers de cette usine ont à présent une approche artistique et culturelle profonde.

La connaissance, une richesse universelle

Florence Devouard

J'ai rejoint Wikipedia en 2002 comme éditeur et j'ai rapidement trouvé de l'intérêt à essayer de faire en sorte que les personnes communiquent entre elles et fassent avancer leurs projets. C'est ainsi que je me suis retrouvée à la tête de la Fondation Wikimedia, l'encyclopédie libre sur l'Internet.

L'idée commune qui nous anime est de collecter le savoir humain, de l'organiser et de le mettre à la disposition du plus grand nombre avec l'objectif suivant : l'information doit parvenir à tous. C'est la raison pour laquelle nous proposons un produit gratuit et multilingue. Ce dernier est, en outre,

sous licence libre, c'est-à-dire qu'il répond au même concept que des logiciels comme Linux ou Firefox. Tout le monde peut ainsi accéder au contenu, le modifier et le réutiliser.

Par ailleurs, cette encyclopédie n'est pas construite à l'aide d'un système hiérarchique traditionnel régi par un éditeur en chef. C'est au contraire une structure complètement plate où personne n'est le chef de qui que ce soit.

« Personne ne sait tout, tout le monde sait quelque chose »

Parmi nos valeurs nous comptons également celle de l'ouverture, qui consiste à permettre à tout le monde de devenir un acteur. Personne ne sait tout mais tout le monde sait quelque chose. Nous voulons donc proposer aux gens de fournir cette parcelle de connaissance, de la partager et de l'échanger avec d'autres. De fait, nos contributeurs viennent du monde entier, ce qui génère bien évidemment des difficultés culturelles, tous ne travaillant pas de la même façon.

En outre, ce système est bénévole. Les contributeurs viennent par plaisir. Ils se sentent en confiance et ils ont la possibilité de faire quelque chose qui change la vie des autres, ce que l'on ne rencontre pas forcément dans une entreprise. La deuxième raison est la reconnaissance. Il ne s'agit pas d'une reconnaissance individuelle, mais d'une reconnaissance par l'activité exercée au sein d'un groupe. Dans une entreprise privée, l'on mesure au contraire l'activité d'une personne par rapport à son résultat et non pas par rapport à son influence sur l'activité des autres. Enfin, la troisième raison qui motive leur engagement est la réputation qu'ils vont acquérir ainsi que la vision commune de partage culturel qui fonde cette initiative.

« Nous adoptons une démarche plutôt américaine qui est de faire confiance aux gens par défaut »

Un article se constitue par contributions successives. Il n'y a donc pas un auteur, mais des dizaines, des centaines, voire des milliers d'auteurs successifs qui se contrôlent et améliorent le contenu. Il ne s'agit donc pas d'une addition permanente de commentaires mais d'un remaniement permanent du contenu. Vous pouvez ainsi, à tout moment, consulter toutes les versions historiques d'un article. Nous adoptons une démarche plutôt américaine qui est de faire confiance aux gens par défaut. Plutôt que de leur demander des garanties sur leur identité, nous leur proposons d'agir, de corriger les erreurs qu'ils décèlent.

Il y a plusieurs éléments qui font que cela fonctionne. Le premier est un objectif commun. A ceci s'ajoutent des valeurs et des règles de base, comme l'ouverture, la licence libre, la neutralité. Toutes les autres règles sont établies par la communauté elle-même au fil du temps de façon organique. Les personnes discutent entre elles et décident du meilleur fonctionnement à adopter. Pour les articles personnels, une règle précise qu'une personne n'a pas véritablement le droit d'éditer un article la concernant. Si une information ne me paraît pas juste enfin, je peux en discuter dans les espaces réservés à cet effet et argumenter sur mon désaccord. Wikipedia est un exemple du web participatif.

Richard Descoings : vous avez insisté sur l'accès à tous, non pas tant à la connaissance, mais à la production de la connaissance. Vous avez également souligné la prise de décision par consensus, ce

qui signifie que vous ne certifiez pas une vérité, mais que vous êtes en itération permanente vers une forme de vérité. L'universalité l'emporte donc sur l'affirmation de la vérité.

Florence Devouard : nous essayons de donner, autant que possible, une représentation des différentes opinions sur une situation donnée. Nous prenons souvent l'exemple du créationnisme au sujet duquel des articles français et anglophones seront très différents, compte tenu d'une différence de culture et de perception. Notre problématique est de parvenir à représenter l'existence de ces deux courants et à donner un poids par le biais de sociétés, d'universités, par l'opinion d'un président, etc.

Richard Descoings : dans une communauté scientifique, la problématique est différente et n'est pas celle de la représentation. On peut considérer à un moment donné qu'une personne aura raison contre tout le monde. Il ne s'agit pas d'une question d'opinion mais de connaissance scientifique à un moment donné. C'est une difficulté à laquelle je suis d'autant plus sensible que Sciences Po est spécialisé dans les sciences sociales et humaines. La notion de vérité et de scientificité est différente dans les sciences sociales qui ne sont, par nature, ni prédictives ni expérimentales. Cette question de la cartographie des controverses et des disputes juridiques est donc très intéressante.

Florence Devouard : cela va au-delà de la notion de vérité. S'agissant des aspects liés à la collecte d'informations, Internet est utilisé par les sociétés pour recueillir les opinions des utilisateurs sur leur véhicule ou sur un produit industriel par exemple. Cela atteste d'un changement complet dans la démarche et la relation au client. Ce n'est plus une relation de producteur à consommateur mais une relation qui inclut le consommateur pour le faire lui-même participer à la production.

L'enseignement, tiraillé entre conformisme et déviance

Richard Descoings : le système des grandes écoles a connu un âge d'or de nécessité parce que l'université ne formait pas à des métiers ou à des disciplines dont on avait besoin. C'est la raison pour laquelle des écoles d'ingénieurs ou de commerce ont été créées.

Aujourd'hui, ce qui me gêne dans le système français, c'est que quand vous entrez dans une grande école vous pouvez considérer qu'on vous labellise pour la vie. Cette labellisation a du sens si l'on imagine que, pendant quelques années, elle donne une idée de la qualité des personnes. Dans notre système de grandes écoles, la difficulté est que nos étudiants, quand ils se destinent à l'entreprise, c'est la grande entreprise qui séduit. Je n'ai rien contre elles mais il peut y avoir des bureaucraties privées comme il y a des bureaucraties publiques. Il existe des grandes entreprises où l'on peut mener son chemin sans prendre de risque ou avoir besoin d'un esprit d'entreprendre.

Le recrutement par les concours est toujours, d'une certaine manière, une façon de répéter. Les candidats au concours essaient de faire la somme d'un savoir constitué qui leur permettra de répondre à des questions déjà posées. Or, l'accélération du changement rend cette forme d'esprit extrêmement contre-productive.

« En sociologie des sciences, toute innovation est, par définition, une déviance »

Avant la fin de l'année, Sciences Po va lancer un incubateur d'entreprises. Ce n'est pas nouveau dans le monde de l'enseignement supérieur. Dans le domaine des sciences humaines et sociales cette démarche est plus originale. Nous allons expliquer à nos élèves que, satisfaits de leurs qualités à l'entrée et durant leur cursus, nous voudrions également qu'ils soient « déviants ». En sociologie des sciences, toute innovation est, par définition, une déviance. C'est la raison pour laquelle il y a des résistances au changement. Nous devons inviter ces jeunes à prouver leur autonomie à travers l'existence d'une responsabilité. Nous pourrions alors essayer de déterminer une idée que nous soumettrons à des jurys d'entrepreneurs puis que nous accompagnerons si elle paraît intéressante.

L'esprit d'entreprise, ça se transmet

Philippe Hayat : lors de la crise du CPE, en allumant la télévision, j'apprenais que 70 % des jeunes voulaient travailler dans la fonction publique et que l'entrepreneur n'avait pour autre but, en se levant le matin, que de licencier le maximum de personnes. L'image véhiculée par les médias n'a bien sûr rien à voir avec la vie que l'on mène sur le terrain avec ses salariés quand on a une entreprise.

J'ai donc pensé qu'il pouvait être utile d'expliquer aux jeunes ce que c'est véritablement qu'entreprendre. Pour leur donner envie d'entreprendre, il n'y a qu'une solution, leur raconter une aventure d'entrepreneur. Si les politiques peuvent encourager administrativement ou fiscalement la création d'entreprises, c'est aux entrepreneurs d'en donner l'envie. Nous avons donc décidé d'envoyer des entrepreneurs raconter leur expérience devant des jeunes, du collègue jusqu'à l'enseignement supérieur. Ce n'est pas une idée nouvelle. Mais la spécificité de l'association « 100 000 entrepreneurs » est qu'elle souhaite effectuer 100 000 interventions par an, c'est-à-dire toucher 30 millions d'enfants. Ceci devrait permettre de contribuer à changer, dans 5, 10 ou 15 ans, les mentalités, et ce de façon « industrielle ».

Nous travaillons beaucoup dans les quartiers sensibles. Les jeunes issus de l'immigration n'ont qu'une envie, s'en sortir et prendre leur vie en main. Ils veulent entendre le message suivant : il n'y a pas de fatalité et il est possible de choisir sa vie professionnelle.

« Il est temps, pour l'avenir des enfants, de leur parler du monde de l'entreprise »

Les enseignants peuvent se rendre sur le site et inscrire les créneaux souhaités pour les interventions. L'objectif est qu'un entrepreneur puisse ensuite choisir un créneau et faire son intervention, sachant qu'il aura, au préalable, reçu un kit de formation. Après cette intervention, un contrôle de satisfaction auprès de l'enseignant est mis en place. J'avais toujours imaginé que le monde de l'éducation et celui de l'entreprise étaient étanches. Ce n'est pas du tout le cas. Nous avons eu 120 ouvertures de classes dès les premiers mois de l'activité. Les enseignants commencent à comprendre qu'il est temps, pour l'avenir des enfants, de leur parler du monde de l'entreprise.

Christian Jacob, ancien ministre, député de Seine et Marne

Il faut multiplier les passerelles entre le monde de l'entreprise et celui de l'enseignement. Chacun a une capacité de créer, dans l'entreprise, dans le monde associatif ou autre. Pour susciter cet engagement et cette volonté d'avancer, les chefs d'entreprises doivent aller à la rencontre des enseignants et des élèves.

Michel Piroux : il n'y a plus de réelle difficulté administrative pour créer une entreprise, en France comme dans la plupart des pays européens. L'enjeu est plutôt de susciter l'envie, d'encourager la création d'entreprise.

Philippe Hayat : en France, 3 entrepreneurs sur 4 sont issus d'une famille d'entrepreneurs, ce qui signifie que l'acte d'entreprendre n'est pas inné. Si le ministre de l'Economie était là, je lui demanderais de m'expliquer comment il compte agir pour que, dans les 5 ans qui viennent, on aime les entrepreneurs de la même façon que les footballeurs. Le jour où ce sera le cas, nous aurons gagné la partie.

Jean-Claude Volot : dans tous les pays développés, nous constatons le même phénomène de croissance du nombre de créations d'entreprises. Ceci est une conséquence de la mondialisation et de la fragilisation du salariat. Les gens ont besoin de créer une entreprise pour s'assumer eux-mêmes. C'est un phénomène global de l'Occident capitaliste. Il y a donc une onde portante majeure que nous devons être prêts à vivre et à utiliser au mieux.

Florence Devouard : je sillonne la France pour évoquer les « business models » du web. Nous sommes dans un système où la consommation de l'information est sans limite. Compte tenu de cet élément et de la culture de gratuité, les sociétés qui souhaitent se développer directement sur internet ont des difficultés à identifier le modèle économique qu'elles vont pouvoir mettre en place. Il convient de multiplier les panels de discussion autour des business models qui existent aujourd'hui et qui rencontrent le succès.

Richard Descoings : arrêtons de penser en termes de réforme qui viendrait transformer un état stable à un moment donné en un autre état stable. La vie est au contraire constituée de processus fluides d'évolution, d'amélioration et d'innovation. L'enjeu est de gérer en permanence cette fluidité. Les jeunes générations doivent apprendre à devenir maîtres de cette fluidité. C'est d'autant plus possible que ces jeunes générations disposent d'un savoir-faire et d'une agilité intellectuelle que nous n'avons pas dans les générations précédentes. C'est une raison supplémentaire d'espérer.